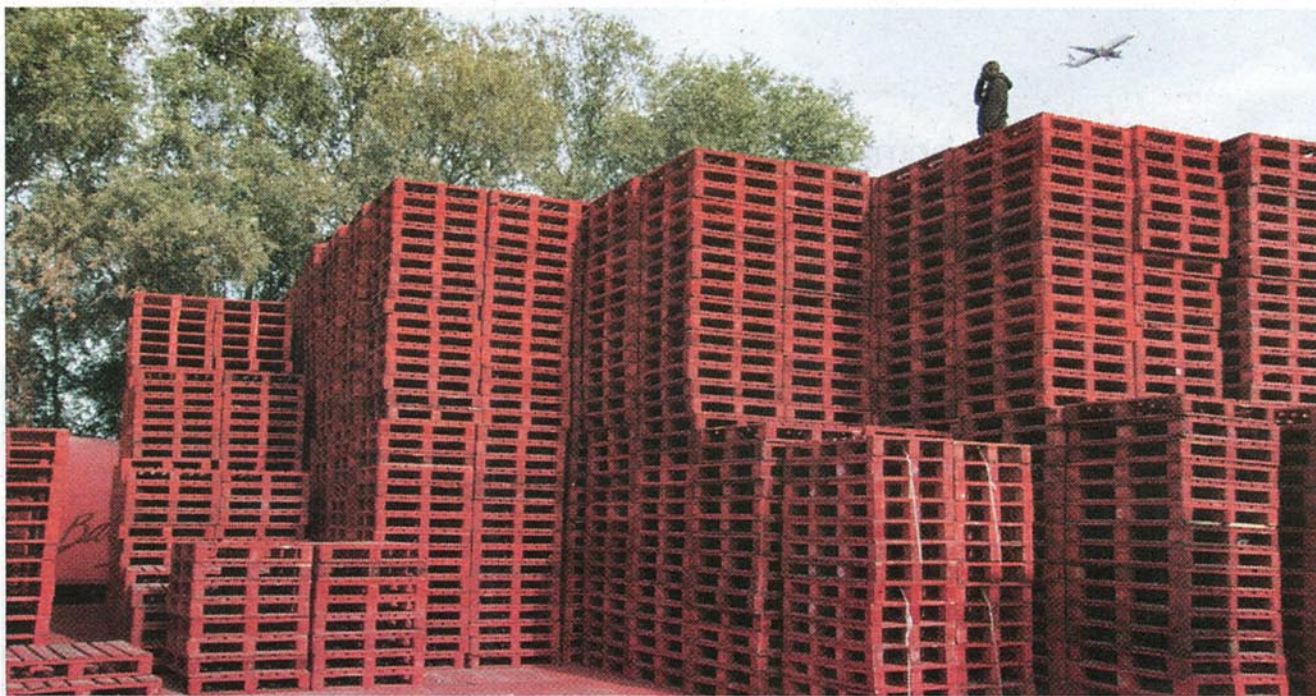


SAMEDI 17 ET DIMANCHE 18 MAI 2008 LIBÉRATION



Filmé comme une récurrence, le ballet des élévateurs fait un effet de tableau d'art moderne. PHOTO DR

Foi ◆ Palabres à l'ombre des palettes dans «Dernier Maquis».

Mao, l'islammeur

QUINZAINE DES RÉALISATEURS

Dernier Maquis

de Rabah Ameur-Zaïmeche.
Avec Salim Ameur-Zaïmeche,
Abel Jafri, Sylvain Roume,
Christian Milia-Darmezine... 1 h 33.

C'est un film qui marche du tonnerre avec cependant un gros caillou dans la chaussure. De ce caillou, parlons-en sans détour. L'histoire est celle d'une entreprise de réparation de palettes en bois et de son patron Mao. Mao est un musulman prosélyte et la question qui ficelle l'intrigue est celle de l'ouverture d'une minimosquée où la quinzaine d'employés de Mao pourront pratiquer leur religion. Un conflit naît suite à la désignation arbitraire par Mao d'un imam. La petite communauté est alors divisée entre les pro et les anti-imam. Voilà donc que le fait musulman qui, lui, n'est pas une fiction dans la France contemporaine, est ici à prendre ou à laisser. Sans qu'aucune scène ni réplique ne mette en doute que l'islam soit

justement une religion. C'est-à-dire, comme toute religion, une tentative d'assassinat de la raison. Ici, l'islam est donné comme un absolu respectable. Il faut donc prendre sur soi pour ne pas s'enfuir. Ce qui retient par la manche, c'est le cinéma, énormément de cinéma. A commencer par les acteurs dont, chef devant et derrière la caméra, Rabah Ameur-Zaïmeche qui interprète Mao, au minimum comme un De Niro de la belle époque. Ses compagnons sont aussi de cette belle trempe, dont Christian Milia-Darmezine qui joue Titi et qui porte bien son nom en manutentionnaire touché à sa façon par la foi. Son improvisation d'une autocirconscription domestique restera dans les annales du comique de situation mêlant le «ouille-ouille la teub!» et le fou rire.

Rat géant? Castor?
«Mais non, un castor
à la queue plate!»

Le film a été tourné en décors dits naturels. Mais ce bout de banlieue désolée plantée en bout de piste d'un aéroport international fait plutôt figure de campement villageois, presque un bloc d'Afrique transplanté en France tant les infinies palabres s'y bousculent, un «maquis» en effet. Ces plans littéralement abstraits sont la part belle du film, sa part rêveuse. Pour l'exemple, l'épisode dit du ragondin. Qui comme chacun sait est un gros rongeur prisé pour sa fourrure. Cette bestiole s'étant égarée dans la fosse à vidange du garage, il s'en suit entre les prolos une discussion byzantine: rat géant? castor? «Mais non, un castor à la queue plate!» Le ragondin mystère sera bientôt renvoyé à son état de nature dans une rivière que Ameur-Zaïmeche filme comme un fleuve d'Amazonie. C'est, peut-être inconsciemment, un plan enfin païen auquel on peut s'accrocher. Filmé comme une récurrence, le ballet des élévateurs rangeant des palettes rouges fait aussi cet effet de tableau d'art moderne, conversation avec l'univers, transcendante, certes, mais profane.

► GÉRARD LEFORT